

Quelques instants après dix heures, une voix se fit entendre dans la rue.

C'était la voix du crieur de nuit qui ordonnait d'éteindre les feux.

La mère Chopin écouta la voix dont l'écho prolongeait les accents lugubres dans le silence.

Le fils du crieur de nuit était un jeune ouvrier du même âge que Claude et ami de celui-ci.

La mère pensa que le crieur de nuit, après sa ronde terminée, irait se coucher sous le même toit que son fils.

— Il est plus heureux que moi ! fit-elle en gémissant.

Puis elle reprit :

“ Sainte Vierge, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.”

Quand elle prononçait le mot *maintenant*, sa voix s'arrêtait sur ses lèvres.

— Maintenant, se disait-elle, oh ! oui, maintenant ! car où est-il, au moment présent, mon pauvre enfant ?

Et elle oubrait sa prière pour penser à son fils.

— Il m'écrira, se disait-elle.

Elle calculait dans combien de temps elle recevrait une lettre, ce que cette lettre lui coûterait, les privations qu'elle accepterait pour payer le port de ces nouvelles, si ardemment désirées.

Autrefois les lettres coûtaient fort cher et elles cheminaient fort lentement.

— J'aurai peut-être une lettre la semaine qui vient, se disait la vieille femme.

Et elle priait :

“ Je vous salue, Marie, pleine de grâce, etc.”

L'inquiétude interrompait la prière.

— Pourvu qu'il ne soit pas malade !

Pourvu que la fatigue d'une si longue route faite à pied n'ait point épuisé ses forces.

Des pressentiments horribles venaient alors en foule à cet esprit tourmenté par un amour profond.

La mère de Claude se figurait qu'elle voyait souffrir son fils et qu'elle ne pouvait lui porter secours.

— Il souffre, et je suis loin !

Cette idée était horrible !
“ Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous ! ”

Le moment où la vieille femme priait ainsi était précisément celui où Chopin, agité par la fièvre, se remuait sur son lit brûlant.

Il fit tout-à-coup un brusque mouvement, et ouvrit les yeux.

— Mon cousin, dit Mlle Brulot en s'approchant du lit avec la lumière, mon cousin ? Elle portait à la main la tasse où l'Américain avait versé l'hanébane noir.

Claude se souleva.

— Mon cousin, voulez-vous boire ?

— Boire ? fit le malade.

Le sommeil avait dissipé l'exaltation cérébrale que la fièvre avait provoquée.

Claude reprenait peu à peu l'usage de sa pensée.

Il cherchait à recueillir ses souvenirs.

Les événements étranges dont il avait été témoin et victime, depuis son arrivée à Paris, le combat sanglant au milieu duquel il avait été blessé, se présentaient à sa mémoire dans un tableau confus, dont il ne pouvait retrouver le sens.

— Où suis-je ? demanda-t-il.

— Chez mon père, votre oncle, le père Brulot.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Je vous le dis, fit Mlle Finette, en minaudant, je suis la fille de votre oncle, votre cousine.

— Ma cousine ! reprit Claude de l'air d'un homme qui cherche à retrouver les traces d'une pensée qui lui échappe.

Ses regards erraient dans la chambre.

Mlle Finette fut blessée de voir que Claude ne faisait aucune attention à elle.

— Il ne faut pas parler, reprit-elle d'un ton de commandement ; vous êtes malade : il faut boire cette potion, fermer les yeux et vous rendormir.

— Madame ! fit Claude, et en disant ce mot, il fit un mouvement pour se dresser.

Il poussa un cri.

Il s'était appuyé sur son bras blessé sans y prendre garde.

Il avait senti une douleur aiguë.

— Vous voyez, dit vivement Finette, tenez-vous tranquille.

Claude était retombé épuisé par l'effort tenté et la douleur ressentie.

— Avant de vous endormir, il faut